

3

Automne 2004

Notre texte

Le choix de la leçon sur laquelle on doit faire porter l'étude critique s'impose de lui-même. Il convient de s'appuyer sur la dernière leçon du poème publiée du vivant de notre poète ; la leçon C90, en l'occurrence.

Les règles d'orthographe, au XVIII^e siècle, ne sont encore guère suivies. D'une version à l'autre du poème, l'orthographe et la ponctuation apparaissent assez flottantes et arbitraires ; à quoi bon vouloir à tout prix garder l'orthographe originelle si celle-ci demeure des plus hasardeuses ?

Nous avons donc préféré moderniser l'orthographe et la ponctuation du poème, en évitant toute réfection orthographique pouvant entrer en contradiction avec la rime ou la construction d'un vers. Notre travail se résume le plus souvent à l'ajout d'une consonne muette ou d'un accent, absent à l'origine. Pour les mêmes raisons, nous avons respecté l'orthographe des noms propres et des noms communs, dès lors qu'elle semblait révélatrice d'une certaine volonté du poète.

Les principales difficultés lexicales sont élucidées dans les notes. Ces notes suivent directement le poème. Par souci de clarté, les notes concernant les variantes du texte, ont été séparées ; elles sont placées à la suite de cette première série de notes.

Le Génie Vengé

Tandis que, par les vents, balancé¹ vers ses rives,
L'Océan, dans nos ports, tient nos flottes captives ;
Que, des mers de Cadix, menaçant l'ennemi,
D'Estaing montre à ses pieds son tonnerre endormi ;
Qu'enchaîné dans les Cours, le Démon des nouvelles, 5
Sur le sort des Etats, est sans voix et sans ailes ;
Et quand, par ses frimas, arrêtant nos succès,
Novembre, aux nations, semble apporter la paix,
Osons, sur le Parnasse, apporter la vengeance ;²
Osons, de la pensée, asseoir l'indépendance ; 10
Et de son vaste empire où le Goût fait les rangs,³
Ainsi que de la terre, extirper les tyrans.

Et si le ciel en moi ne mit point cette flamme
Qui forme le Génie, et qui seule en est l'âme,

¹ H80 : « élancé »

² H80 : Le vers était initialement : « De la paix au Parnasse, apportons le silence »

³ H80 : « Et de tout son empire où règnent les Talents »

O Juvénal !⁴ c'est toi que j'invoque en ces vers. 15
Viens, de nos vils Griffons, châtier les travers.
Viens ; fais, pour écraser l'orgueil qui les tourmente,
Bouillonner, de mon sang, ta verve foudroyante.
Viens punir, viens frapper ces frondeurs insolents,⁵
Flétrir leur front stupide ; et, vengeur des Talents, 20
Dispersant, devant toi, cette odieuse race,
Devant toi, pour jamais, en balayer la trace. ⁶
En vain le grand Louis, ce rival des Césars,
Pour cimenter sa gloire, appelant les Beaux-Arts,
Semblait, dans son empire, avoir fixé leur trône ; 25
En vain de ces fleurons, il orna sa couronne,
Des Grecs et des Romains, ranima les esprits,
Et fit passer la Grèce et Rome dans Paris :
Si des hommes fameux, chers à la poésie,
Mêlant, à ses lauriers, l'éclat de leur génie, 30
N'avaient fait, sur son règne et sa frêle grandeur,
Rejaillir, de leurs noms, l'immortelle splendeur ;
Si Boileau, par ses vers, son goût pur et sévère,
N'avait, de l'art d'écrire, éclairé la carrière ;
Si, lui-même couvert de succès éclatants, 35
Il n'eût pulvérisé les Cotins de son temps.⁷
Et de ces lourds frêlons⁸, écrasant la vermine,
De leur piqûre⁹ immonde, il n'eût vengé Racine.¹⁰

⁴ H80 : « Archiloque ! »

⁵ Les vers 17-19 ont été modifiés ; dans H80, on pouvait lire :

« Viens, prends pour les guérir de l'orgueil qui les berce
Le fouet de Juvénal, et l'aiguillon de Perse
Viens poindre, viens frapper ces Luciens bâtards, »

⁶ Les vers 23-34 n'apparaissaient pas dans H80.

⁷ H80 : Les vers 35-36 sont quelque peu différents :

« Si Despréaus jadis, en ses écrits piquants
N'eût pincé, repincé les Cotins en son temps, »

⁸ H80 : « Si de ces lourds frêlons »

⁹ H80 : « morsure »

¹⁰ H80 : Un alexandrin supplémentaire venait se glisser entre ces deux vers (v.38-v.39) :

« Quelle nuit de son siècle enveloppait les yeux. »

Du faux goût, dans la France, Apôtres odieux,
 Ignorants à bien faire, et lâches envieux, 40
 On les vit, de la Scène, étouffant les merveilles,
 Aux Pradons en crédit, immoler les Corneilles.
 Le mérite éclatant fut proscrit, outragé.
 Par leur sombre manœuvre, on vit le préjugé
 Fasciner les esprits d'une tourbe d'esclaves,¹¹ 45
 Accabler la raison de ses lourdes entraves,
 Tourmenter le grand homme¹²; et comme un feu brûlant,
 Dessécher, devant lui, les germes du Talent.
 Mais le temps est un Dieu qui venge le Génie¹³;
¹⁴Le temps, d'un bras d'airain, a terrassé l'Envie, 50
 Et quand l'affreux Zoïle, aux bords du Phlégéthon,
 Gémit, le cœur rongé des serpents d'Alecton,
 Le Chantre des combats, vainqueur de ces outrages,
 Dans l'éclat de sa gloire, affermi par les âges,
 Voit, le front couronné de lauriers immortels, 55
 L'encens des Nations fumer sur ses autels.

Toutefois, c'est en vain qu'on vengea le mérite ;
 Hélas ! rien n'a détruit¹⁵ cette engeance maudite.
 Et depuis trois mille ans la race d'Anitus,
 Hydre infestant les arts, les Talents, les Vertus, 60
 Que sans cesse on écrase, et qui renaît sans cesse,
 Vit et pullule encore au marais du Permesse.

C'est là qu'un Marsyas défie un Apollon :
 Là, tenant à la fois, sous son spectre de plomb
 Le Génie en tutelle, et la Raison captive, 65
 Desfontaines alluma cette guerre offensive.
 On vit trente Rhéteurs, écrivains embryons,

¹¹ H80 : « Promenant, à la laisse, une tourbe d'esclaves, »

¹² H80 : « Tourmenter le génie, »

¹³ H80 : « qui venge le grand homme »

¹⁴ H80 : Même phénomène que pour la variante 82 : un alexandrin venait s'intercaler entre les vers 49-50 :

« Il plane et de l'Envie englutit le fantôme. »

¹⁵ H80 : « Le Temps n'a pas détruit »

Au Mévius français, vendre leurs passions.
Le Public révolté fut, dans mille Brochures,
Contraint, par privilège, à lire mille injures : 70
Un sot ne voulut plus être un sot ignoré.

Du rôle d' Aristarque, un pédant enivré,
Vient¹⁶, la Marotte en main, réformer le Parnasse,
Catéchiser Tibulle, et régenter Horace.

Le plus mince écrivain s'érige un tribunal ; 75
Et, nouveau Pédagogue, en un nouveau Journal,
Imitant, du Baudet, l'insolente bravade,
Au Lion de la Fable, allonge une ruade.

Le Barreau, le Théâtre, et la Chaire, et les Mœurs,
Tous les Arts sont en proie à ses folles humeurs. 80

On dirait qu'un Lutin, ennemi du Génie,
Souffle, dans tous les cœurs, cette Fréromanie.
Ainsi, par numéros, pendant quarante hivers,¹⁷
Un robuste forçat¹⁸, fameux par ses travers,
Un tyran littéraire¹⁹, écumeur du Permesse, 85
Des forfaits de sa plume, a fait gémir la presse.

¹⁶ H80 : « Vint »

¹⁷ H80 : Le vers 83 n'existait pas, mais on trouvait neuf autres vers qui venaient s'ajouter ici :

« Si je disais combien l'on trouve dans Paris,
Et de Frondeurs à gage, et de Fripiers d'écrits,
D'auteurs, par numéros, de feuilles éphémères
De Thersites hautains, d'Eperviers littéraires,
De plats versifeseurs platement exaltés,
De Gazetiers-prieseurs, tabarins bien rentés,
Certes, j'aurais plutôt, passant par l'étamine
Les écrits vermoulus de l'homme « à lourde mine »
Compté combien de fois, pendant quarante hivers »

Dans la leçon PS82 : Les écrits vermoulus de l'homme à lourde mine
Compté combien de fois, pendant quarante hivers »

¹⁸ H80 : « Ce robuste forçat »

¹⁹ H80 : « Ce tyran du génie »

Mais enfin Sabatier, dans la rixe, apparaît,²⁰
 Devient maître-d'escrime, et saisit le fleuret.
 C'est lui qui, des Talents, censeur impitoyable,
 Dans ce fameux procès, est l'avocat du Diable ; 90
 Et qui, savant dans l'art de classer les erreurs,
 Par ordre Alphabétique, aboya les Auteurs. ²¹
 Je ris quand je vois, comme un autre Lucile,
 Vomir, sur les écrits, les vapeurs de sa bile ;
 Soumettre à sa lunette, et la prose, et les vers, 95
 Et coudre, en ses Arrêts, le bon sens à l'envers.
 Que dis-je ? convertir, par un abus étrange,
 La louange en mépris, le mépris en louange ;
 Canoniser Berthier, foudroyer Diderot ;
 D'un sot faire un grand homme, et d'un grand homme un sot ; 100
 Et Prédicant gagé que l'intérêt anime,
 Vendre, à deniers comptants, sa haine et son estime. ²²

Arrête, esprit fougueux, bouillant confédéré²³ ;
 Et modère un moment ton zèle immodéré.
 Dis-moi, sur quel Ecrit, d'une balance libre, 105
 Ta main, sans trébucher, a tenu l'équilibre ?
 Ton livre a-t-il un trait, de couleurs assorti,
 Qui ne soit, par un autre, aussitôt démenti ?
 Veux-tu, la trompe en main, au Temple de mémoire,

²⁰ H80 : « Mais ici, dans la rixe, un athlète apparaît »

²¹ H80 : Le poème comptait ici huit autres vers que Guyétand a supprimés :

« J'entends certains Prôneurs, amoureux de sornettes,
 Qui de son esprit gauche exaltent les bluettes,
 Et changeant ce Garasse en un autre Pascal,
 Font un grand écrivain d'un plat original
 Mais le singe d'un juge, endossant la simarre, 95
 En est-il moins un singe et risible et bizarre ?
 Et moi qu'on ne vit point m'éblouir d'un rabat,
 Moi qui fais l'aiguillon qui le pousse au combat, »

²² H80 : Deux autres vers remplaçaient les vers 101-102 :

« Et prenant tour à tour la palme et l'étrivière
 Couronner Jean Fréron et fustiger Voltaire. »

²³ H80 : « bruyant confédéré »

Des enfants d'Apollon, préconiser la gloire; 110
Et justement épris de son Livre immortel,
Au tendre Fénelon y dresser un autel ?
C'est un devoir sacré que la raison commande :
Et je vais, sur tes pas, y portant mon offrande,
De quelques grains d'encens, brûlés en son honneur, 115
Acquitter le plaisir qu'il a fait à mon cœur.

Mais veux-tu, plus hardi, d'une main téméraire
Apposer, sur son front, la couronne d'Homère ?
C'est ici qu'Apollon réprovoque tes avis,
Et du fond du trépied, dans le sacré parvis, 120
J'entends la voix du Dieu, troublant l'apothéose,
Te crier qu'il n'est point de Poèmes en prose.
Ainsi donc, à ses yeux, l'un est blanc, l'autre est noir.
La fêrule, en ses mains, succède à l'encensoir :
Et toujours un Arrêt, ou sévère, ou propice, 125
Fait grimacer le Goût, et broncher la Justice.

C'est une Loi d'Etat, parmi nous, en vigueur,
Qu'un homme sans génie a le droit d'être Auteur ;
Que, maçonnant, sans art, un livre Abécédaire,
Il peut impunément ruiner un Libraire ; 130
Et l'on voit le Marchand, à bon droit, courroucé,
Maudissant mille fois l'Auteur par A, B, C,
S'en aller, à l'abri des Protêts Consulaires,
Du bruit de sa déroute, effrayer ses confrères.²⁴

Pourquoi tant d'Ecrivains à l'oubli condamnés ? 135
Tant de pères vivants de tant d'enfants mort-nés ?
Quel espoir les séduit ? Quel Démon les captive ?
Quel Démon, disait l'un ? il faut bien que je vive.

²⁴ H80: A la place des vers 133-134, on pouvait lire :

« Chez l'épicier du coin envoyer le libelle
En cornets bien roulés, habiller la cannelle. »

Il me semblerait voir, dans l'atelier des Arts,
 Un effroyable amas de rats et de lézards.²⁵ 140
 Leur souffle empoisonné flétrit les renommées.
 Le Pinde est envahi²⁶ par d'insolents pygmées,
 Hypocrites jaloux, ardents persécuteurs,
 La honte de l'esprit et l'opprobre des mœurs.²⁷
 Ces Docteurs pointilleux sèment la zizanie, 145
 Le scalpel à la main, dissèquent le Génie,
 Et veulent qu'abaissant son vol audacieux,
 Comme eux il pense, écrive; et qu'il rampe comme eux.

Pour servir leurs desseins, tout devient légitime :
 La Science est folie, et la Sagesse est crime. 150
 Si l'un insulte en prose, et se fait imprimer,
 L'autre, malgré Minerve, en grondant, veut rimer.
 Celui-ci devenu, par un destin contraire,
 D'émule de Gerbier, pirate littéraire,
 Lance, pour brigantins, ses cahiers imposteurs, 155
 Vise, attaque, poursuit, détrousse les Auteurs.
 Rien n'échappe à la plume, au grappin du corsaire.
 Le chef découronné²⁸ de la horde sectaire
 Semble élever encor, dans le sacré vallon,
 Son front cicatrisé des flèches d'Apollon.²⁹ 160

²⁵ H80 : Les vers 139-140 ont, eux aussi, subi une transformation :

« Ainsi l'on ne voit plus, dans l'atelier des Arts,
 Que légions de rat et groupes de lézards. »

²⁶ H80 : « Le Parnasse, envahi »

²⁷ H80 : A la place des vers 143-144, on pouvait lire :

« N'est plus que le séjour de rauques beaux esprits,
 Où Chapelain encore aurait le premier prix. »

²⁸ H80 : « Le héros trépassé »

²⁹ H80 : Les 42 vers suivants (vers 160-v.202) n'existent pas ; on trouve à la place dix-huit autres vers :

« Zoïle qui, pour nuire, est, en sa folle audace,
 Cent fois plus acharné qu'un barbet qu'on agace ;
 Et cent fois, sur Homère ardent à s'élancer,
 Ronge son piédestal qu'il ne peut renverser.

Pour fêter ces Midas, et grossir leur cohorte,

O chantre de HENRI ! tandis que tes ouvrages,
Dans nos cœurs, malgré nous, arrachent nos suffrages ;
Tandis que chaque vers que ta bouche a dicté
Porte le sceau vivant de l'immortalité ;
Je crois le voir encore, autour de ta statue, 165
Emblème figuré de la Haine abattue,
Ramper en frémissant ; et prompt à s'élancer,
Ronger ton piédestal qu'il ne peut renverser.

Milton, d'un merveilleux, voulut bâtir la fable :
Milton, pour son héros, alla chercher le Diable. 170
Chargé d'ans, sans fortune, et privé de ses yeux,
Il chante le Chaos, les Enfers et les Cieux ;
Il chante cet Adam, et son Eve naissante,
D'amour et d'innocence, image ravissante ;
Des horribles Démons, la sombre majesté, 175
Et les purs Séraphins rayonnants de clarté.
Ces tableaux où la force à la grâce est unie,
Quelle plume de feu les traça ? son génie.
Et si, de son vivant, Milton fut outragé ;
L'hommage de l'Europe aujourd'hui l'a vengé. 180

G*** d'un front d'airain, G*** de porte en porte
S'en va corner ses vers ; ayant en ce métier
Colletet pour exemple et Boileau pour croupier ;
Et prêdicant gagé que l'intérêt anime
Vend à deniers comptants, sa haine et son estime.

Oh ! si les Arts, en France, avaient un tribunal
Pour juger les Grimauds qui les jugent si mal ;
Combien de vils Censeurs, d'Ecrivains polémiques,
De faiseurs de romans, de plans économiques,
Vont, la tête levée ; et bravant le mépris,
A la ville, à la Cour, font courir les écrits
Qui, la rame à la main, sillonnant l'onde amère,
Feraient, devant Toulon, voguer une galère ! »

Le divin Michel-Ange, héritier de l'antique,
Veut, du premier Apôtre, orner la basilique ;
Et sur le faîte, au lieu d'un frivole ornement,
Veut, pour la couronner, asseoir un monument.
Ce fameux Panthéon qu'au rivage du Tibre, 185
Elevèrent jadis les mains d'un peuple libre,
Par sa masse imposante, étonne l'Univers :
Eh bien, dit-il ! je veux le placer dans les airs.
Son esprit le conçoit, et sa main l'exécute.

Nous vénérons Soufflot que Patte persécute. 190
Soufflot qui s'élevant de succès en succès,
A mérité le nom de Vitruve français ;
Et qui, sous les débris d'Ephèse et de Palmyre,
Fut chercher ces beautés, ces formes qu'on admire.
Mais son temple, malgré des complots odieux, 195
S'élève inébranlable, et se perd dans les cieux.
L'attente du chagrin put abréger sa vie ;
Son mérite à jamais est vainqueur de l'Envie :
Et lorsque les Beaux-Arts, par un honneur nouveau,
Viendront y déposer sa cendre et son tombeau, 200
Ce Dôme aérien et sa triple coupole
Formeront sur sa tête une triple auréole.

Le Talent est de faire, et non pas de juger.
Tous ces beaux correcteurs qu'il faudrait corriger,
Aux enfants d'Apollon, apportent des entraves, 205
Et d'un peuple pensant, font un peuple d'esclaves.

³⁰Chaulieu, de la censure, aimable insoucieux,

³⁰H80 : Les vingt vers suivants (v.207-v.226) n'apparaissent pas. Guyétand les a ajoutés après avoir supprimé douze autres vers :

« Le Sage a le vrai seul pour guide et pour fanal ;
Le Vrai fait le génie, et l'éloquent Raynal,
De son prisme divin colorant son ouvrage,

Modulait, en buvant, ses vers mélodieux,
 Ses vers que l'on croyait d'Horace, ou de Catulle.
 Dans un siècle dévot, sa Muse est incrédule : 210
 Au lieu d'un vain travail, il aime un doux loisir ;
 Et sait trouver la Gloire, en cherchant le plaisir.
 La même liberté fait la grâce secrète,
 Le goût pur et brillant des Ecrits de Villette
 Et de sa diction l'émail et la couleur : 215
 Il parcourt vingt sujets, et n'en prend que la fleur.

Mais qu'un fat, orgueilleux d'exercer la censure,
 Dictateur du lycée et Rentier du Mercure,
 Contrôle prose et vers ; et n'ayant rien à lui,
 Rende compte, vingt ans, des ouvrages d'autrui ? 220
 Qu'un censeur inclément, sans mission, sans titre,
 Lance contre Voltaire Epître sur Epître,
 Comme on dit qu'autrefois, en sa rébellion,
 Encelade entassait Ossa sur Pélion,
 Et veuille, comme lui, poussé par la folie, 225
 Escalader le Ciel de la Philosophie ?
 Qu'un fils de Loyola, qu'un brouillon clandestin,
 Caché sous le bonnet qu'avait porté Rollin,³¹
 Vienne, pour le plaisir que lui fait un volume,

Va, jusque dans mon cœur, arracher mon suffrage.

Mais qu'un ramas d'Auteurs, d'un stylet apprêté,
 Pèsent sur le Génie, à leurs pieds garrotté,
 Et veulent follement conduire, en leur carrière,
 Malebranche à la main, Corneille à la lisière ?
 Qu'un rimeur, emporté par l'instinct qui le perd,
 Dans ses vers furibonds, insulte à Saint-Lambert ;
 Et nain de l'Hélicon, monté sur des échasses,
 A ceux qu'il n'entend point, ose assigner des places ? »

³¹ H80 : Les vers 229-234 sont absents. Deux autres vers y figurent à la place :

« Aboyeur en sous-ordre, et compagnon feuilliste,
 Lève et fasse claquer le fouet de journaliste ? »

Distiller, sur l'Auteur, le venin de sa plume ? 230

Qu'un Abbé de Théâtre, Esope-Gazettier,
 Nouvelliste aussi plat que mince-Fablier,
 Barbouillant le revers de ses feuilles grossières,
 Y loge les neufs sœurs avec les Chambrières ?
 O ! j'estime bien plus ce rustre basané 235

Qui soumet à la bêche un sol abandonné,
 Et fait germer le grain dont la saveur heureuse
 Ranime, du coursier, la fougue impétueuse ;
 Qui va dans les forêts, armé d'un large fer,
 L'Été couper le bois qui me chauffe l'Hiver ; 240

Ou qui vient, de ma route, à grands coups de massue,
 En cailloux incrustés, parqueter l'étendue ;
 De son cœur simple et droit, suit l'instinct assuré ;
 Et qui dort au Sermon que lui fait son Curé.
 Citoyen, en tout temps, utile à la patrie, 245

En tout temps il la sert et jamais ne l'ennuie.
 Faut-il, pour dernier trait et d'un coup de pinceau,
 Du satirique obscur, achever le tableau ?
 Suivez-le dans son antre où son Démon le guide.
 Sur un Ecrit naissant, il porte un œil avide : 250

Son pouls est en désordre et son cœur agité.
 Comme on voit un hibou frappé de la clarté,
 Sous un épais sourcil où la flamme étincelle,
 Rouler obliquement une louche prunelle,
 Et d'un cri désastreux, soudain remplit les airs :³² 255

Tel Gilbert déclamait et sa prose et ses vers.

Archimède nouveau, fils aîné d'Uranie,
 D'Alembert ! c'est ainsi que les traits de l'Envie

³² Le vers suivant est un ajout de C90. Cet alexandrin remplace cinq autres vers présents dans H80 :

« Tel vous verrez soudain, de l'empire des vers
 Le Cerbère, atterré d'un rayon de lumière
 Par ses bonds convulsifs, exprimer sa colère ;
 En soulageant son cœur que le mérite aigrit,
 Hurler, en forcené, sur un fatal écrit. »

Ont, jusque dans tes mains, ébranlé ton compas.
Mais pardonne ; il est beau d'éclairer des ingrats ; 260
Et ce Globe étonné, dont tu traças l'orbite,
Est le livre immortel où ta gloire est écrite.

Quand les feux du midi, sur les ailes des vents,
Ont brûlé l'herbe tendre, et desséché les champs ;
Si l'Aurore au matin nous verse la rosée, 265
La terre qui languit, en est fertilisée.

Des sillons imbibés, les humides canaux
Vont porter la fraîcheur au sein des végétaux.
Le gazon se ranime, et le jour voit éclore
L'émail éblouissant de Palès et de Flore. 270

La Rose qui n'attend qu'un rayon de soleil,
Aux baisers du Zéphyr, ouvre son sein vermeil.
Ainsi des Préjugés, dissipant l'influence,
On voit fleurir les Arts aux beaux jours de la France, 275

Quand du Prince éclairé, les regards bienfaisants,
Près de son trône auguste, appellent les Talents.
Réaumur et Francklin, apportant la lumière,
Lèvent l'épais rideau qui couvrait la matière.

Au secteur de Clairaut, le Globe assujetti,
Soumet ses flancs glacés et son pôle aplati. 280
Bouguer, un tube en main, sur le front des Etoiles,
Montre au Navigateur³³ le chemin de ses voiles.

Le Pline de Montbard, Condillac, Montesquieu,
Me font connaître l'Homme, et la Nature, et Dieu.
Rousseau, du cœur humain, éclairant le dédale, 285
Dans sa mine profonde, a creusé la Morale.

Et lorsqu'enfin, de Gluck³⁴, les sublimes concerts,
Ici, m'ouvrent les Cieux ; là, m'ouvrent les Enfers ;
Tous les arts à la fois étalent leur magie :
Vanloo donne à la toile et le souffle et la vie ; 290

Bouchardon, dans la fonte, anime le métal ;

³³ H80 : « Montre au fils de la mer »

³⁴ H80 : « Et quand du grand Rameau, »

Et le marbre est vivant sous la main de Pigal.

Un Eschyle nouveau, s'emparant de la Scène,
D'un cothurne plus sombre, a chaussé Melpomène.
Molière a vu Regnard, Destouches et Piron, 295
Dérober, dans ses mains, son masque et son crayon.
Bernis, sur un luth d'or, et du ton des Horaces,
A chanté les Saisons, les Heures et les Grâces.
Au noir Persécuteur caché sous un manteau,
Voltaire, en mille Ecrits, arrache le couteau ; 300
Et d'un coup de sa plume, avec un ris caustique,
Assourdit, en passant, le frêlon qui le pique.

Anglais, baissez le front ; vous, Grecs ; et vous, Romains,
L'Univers voit, en lui, le plus grand des humains,
De la Muse tragique, illustrant le domaine, 305
Son génie a conquis le sceptre de la Scène ;
Et sa main, jeune encore à quatre-vingts hivers,
Sut encore y cueillir des lauriers toujours verts.³⁵

Sous le poids de la gloire, ô douleur ! il succombe.
Les Beaux- Arts éplorés gémissent sur sa tombe ; 310
Et l'Envie, accourant par un dernier effort,
Vient troubler à grands cris le sommeil de sa mort.

Bienfaiteurs des humains ! voilà votre partage ;
Des honneurs, des affronts, le triomphe et l'outrage.
Mais comme un trait de feu, du sein des préjugés, 315

³⁵ H80 : Huit vers remplacent les vers 305-309 :

« Homme étonnant ! dis-moi quel art, quelle magie
Répand, sur tes écrits, la flamme et l'énergie,
Apprends à tes rivaux par quels charmes vainqueurs,
Captivant à la fois les esprits et les cœurs,
Ton génie a conquis le sceptre des Orphées ;
Tu sus, dans tous les Arts, mériter des trophées ;
Et ta main, jeune encore à quatre-vingts hivers,
Sut encore moissonner des lauriers toujours verts. »

La Vérité se montre³⁶ ; et vos droits sont vengés.
 Eh ! qu'importe, envers vous, le tort de la Patrie ?³⁷
 Elle insulte³⁸ à vos noms : l'Univers les publie.
 Et vos sages Ecrits, en cent lieux répandus,
 Vont dans le cœur des Rois, réveiller les vertus. 320
 Le Salomon du nord, que la Gloire environne,
 Forme vos nourrissons à l'ombre de son trône ;
 Et, Monarque à la fois aussi juste que grand,
 Joint la palme du Sage au fer du Conquérant ;
 Aux vautours de Thémis, arrache leur victime, 325
 Et relève, en pleurant, le pauvre qu'on opprime.
 Joseph, chez les Germains, sans faste, sans flatteurs,
 Foule aux pieds la mollesse, et règne par les mœurs,
 Sous la zone Cimbrique, un nouveau Triptolème
 Met le soc en honneur, et s'honore lui-même. 330
 A Lisbonne, à Madrid, on entend vos leçons :
 Je vois le Fanatisme éteindre ses tisons.

Toi dont la main soutient, du haut de la Russie,
 Un sceptre qui s'étend sur l'Europe et l'Asie ;
 Orné par tes vertus, ton génie et tes lois, 335
 Le trône où tu t'assieds, est l'école des Rois.
 L'Humanité, les Mœurs, les Arts, la Tolérance,
 Rendent tous les humains heureux sous ta puissance ;
 Et tes vastes bienfaits, franchissant tes Etats,
 Vont te gagner les cœurs où tu ne règnes pas. 340

Cependant Romanzoff fait gronder ton tonnerre ;
 L'Orient retentit du Clairon de la Guerre ;
 Le Danube éperdu revoit en frémissant
 Ton aigle impétueux fondre sur le Croissant.
 Mais déjà souriant à la terre éplorée, 345
 Catherine est pour elle une nouvelle Astrée ;

³⁶ H80 : « s'élève »

³⁷ H80 : « Eh ! qu'important les temps, les mœurs et la Patrie ? »

³⁸ H80 : « On insulte »

Et sa main désarmant ses valeureux Guerriers ;
Unit Minerve à Mars, et l'olive aux lauriers.

Numa, père des lois, Titus et Marc-Aurèle
Ainsi se sont couverts d'une gloire immortelle. 350
La Paix, la Bienfaisance, et non pas les exploits,
Sont les vertus du trône et forment les grands Rois.

Le Bosphore est calmé : les aigles déchaînées,
Qui couvraient de leur vol cent villes consternées,
Sur leurs foudres éteints, dorment en Orient. 355
L'homme a repris ses droits ; et je vois l'Insurgent
Briser, du despotisme, et le spectre et le glaive.
Aux champs Américains la LIBERTE s'élève,
Du triple Léopard, écrase la fierté,
Pose sur un trident son bras ensanglanté ; 360
Et le front couronné des voiles d'un navire,
Etend sur l'Univers sa gloire et son empire.

Voilà donc ton ouvrage, et voilà tes bienfaits,
O LOUIS ! ô bon Prince³⁹, adoré des Français,
Qui, répandant sur tous tes bontés souveraines,⁴⁰ 365
Pour empire as le monde, et les cœurs pour domaines !

Eternel souvenir d'allégresse et d'amour !
Il t'est donc réservé ce jour, cet heureux jour
Qui verra près du trône, en offrandes communes,
Les Ordres de l'Etat confondre leurs fortunes ; 370
Et le peuple affermir ses droits, sa liberté,
Par les liens sacrés de la fraternité :
Qui verra, sous l'effort des bras Patriotiques,
Crouler, de tes vizirs, les prisons tyranniques ;
Le Noble déchirer son Code féodal, 375
Etre homme, et dans son Serf embrasser son égal ;

³⁹ H80 : « O LOUIS ! jeune lis, »

⁴⁰ H80 : « Qui, montrant chaque jour tes bontés souveraines, »

Qui verra, d'Israël, les Tribus délaissées,
Et du Culte Chrétien les Sectes dispersées,
Désormais commerçants, agricoles, guerriers,
Obtenir, parmi nous, un temple et des foyers ; 380
Et toi-même au milieu d'un concert de louanges,
Venir sanctionner ces changements étranges ;
En restaurant la France, obéir à ton cœur,
Et du bonheur de tous, composer ton bonheur ;
Etre enfin, sous l'éclat dont la majesté brille, 385
Un père environné d'une immense famille.
Tu rendras⁴¹ à nos vœux les derniers des Henris.
Tel que l'Astre éclatant du céleste lambris,
Ranimant à la fois le ciel, l'onde et la terre,
Fier et majestueux, s'élève en sa carrière, 390
Tu sus dès ton aurore, à ta puissante voix,
Ressuscitant les Mœurs, l'Abondance et les Lois,
Couvrir ton jeune front des rayons de la Gloire :
Et l'Eloge des Rois est déjà ton histoire.

⁴¹ H80 : « Toi qui rends »

Notes du *Génie Vengé*

Vers 1 : Ce début du *Génie Vengé*, copie manifeste de *L'Illiade*, s'inscrit dans une tradition d'imitation de l'épopée antique. Guyétand, tout en apportant une légère touche ironique, ne va cesser de se nourrir de références à l'Antiquité et au monde homérique. L'allusion aux vents contraires fait ici référence à un épisode légèrement antérieur à *L'Illiade* : suite à l'enlèvement d'Hélène, Agamemnon souhaitait mener une guerre de représailles contre les Troyens. Il fournit lui-même cent navires et fut nommé commandant en chef des forces confédérées. La flotte se réunit dans le port d'Aulis mais ne put partir, soit par manque de vent, ou par l'action de vents contraires envoyés par Artémis.

v.3 : En 1778, le Comte *Charles-Hector D'Estaing*, alors vice-amiral, est envoyé, avec douze vaisseaux de lignes, en Amérique pour favoriser le mouvement insurrectionnel : il part le 13 avril de Toulon, mais les vents contraires ralentissent considérablement sa route. Au large de Toulon, sa flotte est prise par un violent coup de mistral ; au lieu de mouiller en rade à Hyères, d'Estaing veut maintenir ses bateaux en mer, en attendant un temps meilleur. Après trente-trois jours de mer, son escadre passe enfin le détroit de Gibraltar, gagnant ainsi l'océan au large de Cadix... L'allusion aux *mers de Cadix* peut venir de là : d'Estaing, après plus d'un mois de navigation est toujours aux abords de l'Espagne - dont la flotte militaire est basée à Cadix-, ne représentant pas, de fait, une grande *menace* pour les flottes anglaises qu'il doit défier Outre-Atlantique...

v.4 : Rapprocher D'Estaing du héros grec Agamemnon est évidemment un procédé ironique qui permet d'inscrire le poème dans une tradition satirique. Le poème utilise la référence antique à des fins subversives. Mais l'ironie du poète ne vise pas tant le vice-amiral que cette forme d'éloges même. L'éloge des grands personnages du royaume était, en effet, un passage obligé à l'époque. La seconde moitié du XVIII^e est marqué par le culte des grands hommes. Voltaire, Fénelon ou Montesquieu, pour ne citer qu'eux, se sont interrogés sur cette notion de grands hommes. Mais comme le signale Jean-Claude Bonnet dans son essai intitulé *Naissance du Panthéon*, cette forme d'éloge, loin de se figer dans une tradition sérieuse et grave, a pu s'approfondir dans la dérision, comme c'est le cas ici avec Guyétand.

v.5 : Le journaliste Geoffroy fait remarquer dans une critique du *Génie Vengé*, publié dans le *Journal de Monsieur* que si l'expression "démon des batailles" est pour le moins ordinaire, ce "*démon des nouvelles*" est une création originale du jurassien.

v.15 : En apostrophant ainsi le poète satirique Juvénal dès les premiers vers du poème, le jurassien se place en quelque sorte sous son patronage. Il faut noter que dans une première version du poème, c'est à Archiloque, poète satirique grec que Guyétand s'adressait. Pourquoi cette préférence tardive accordée à Juvénal ? Archiloque est sans doute beaucoup moins connu que le poète latin (même s'il est l'inventeur du vers iambique). Il ne reste plus guère de pièces d'Archiloque, alors qu'on travaille sur des traductions de Juvénal au XVIII^e siècle. L'apostrophe, si elle est adressée à Juvénal, est donc plus parlante pour le lecteur de ce temps.

v.16 : Le griffon, animal mythologique, moitié aigle, moitié lion permet au poète de Septmoncel de jouer ici sur les mots ; la "griffe" se dit en effet figurément du « pouvoir qu'un homme exerce injustement sur un autre », par des discours désavantageux, par exemple. Les Griffons, dont parle Guyétand, sont les mauvais écrivains et les journalistes corrompus de son temps : ce sont ceux-là même qu'il va montrer du doigt dans les lignes à venir : Fréron, Desfontaines, La Porte, Sabatier, Pradon, Berthier, Linguet...

v.19 : Le discours s'apparente ici à une véritable imprécation du type de celle que prononce Phèdre (Acte II, scène 3, v.699-701) dans la pièce éponyme de Racine. L'héroïne tragique s'adresse en ces termes à Hippolyte :

Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.

v.23 : *En vain* revient comme un leitmotiv au début du poème. La locution adverbiale revient, en effet, aux vers 23, 26, et 57. N'est-ce pas là une réminiscence de *L'Ecclésiaste* ? Le livre de l'Ancien Testament s'ouvre sur cette célèbre formule : *Vanitas Vanitatum et omnia Vanitas* (I, 2) dont la traduction pourrait être "Vanité des vanités, toutes les choses [en ce monde] sont vaines". L'appellation "Grand Louis" se veut ironique : Guyétand ne cesse dans les vers qui suivent de critiquer l'action de Louis XIV. Le procédé s'inscrit dans une certaine tradition historiographique du XVIII^e siècle qui tend à dévaluer le règne de Louis XIV. De la même façon qu'il ironise ici sur l'appellation « Grand Louis », Guyétand attaque encore Louis XIV au vers 31, avant d'adresser à la fin de son poème quelques vers en hommage au nouveau Prince régnant.

v.24 : Le "Roi-soleil", désireux de donner une image prestigieuse de la monarchie, développa le mécénat royal auprès de nombreux artistes de l'époque.

v.26 : La rime semble aujourd'hui imparfaite : la dernière voyelle sonore diffère : dans le mot "trône", la voyelle est fermée, dans "couronne" au contraire, elle est ouverte. Il faut s'interroger sur cette apparente imperfection. Guyétand, originaire du Haut-Jura, prononçait-il de la même façon le "o" ouvert de "couronne" comme le "o" fermé de "trône" ?

v.33 : Boileau, avant de devenir le théoricien du classicisme qu'on connaît, s'est d'abord fait remarquer pour son esprit critique et son don pour la parodie : dans les *Satires*, composées à partir de 1665, il dénonce les scandales et le ridicule des hommes qui font l'actualité politique, religieuse et littéraire de son temps. C'est pour la veine satirique de son œuvre que Guyétand rend hommage à Boileau. Il se dessine ainsi un axe Juvénal-Boileau. Guyétand s'inscrit dans la tradition de la satire et se place en quelque sorte au-dessus de la querelle des anciens et des modernes. Le genre satirique dépasse la querelle : les partisans de chaque camp peuvent tous s'y retrouver.

v.36 : Allusion à Charles *Cotin*, poète précieux qui inspira notamment le personnage de Trissotin dans les *Femmes Savantes*.

v.37 : Guyétand fait ici référence à un personnage de *L'Écossaise*, la comédie de Voltaire représentée pour la première fois le 26 juillet 1760 sur la scène du Théâtre-Français. Ce personnage est une caricature du critique Elie-Catherine Fréron que Voltaire fait figurer, dans *L'Écossaise*, sous les traits du ridicule gazetier Frêlon.

Par les noms génériques de cotins et frêlons, Guyétand désigne les critiques envieux, et les journalistes véreux (Fréron, Sabatier, La Porte...) mais aussi toutes les personnalités qui, méprisant les plus grands, rendent crédibles les mauvais écrivains, ces Pradons -en référence à Nicolas Pradon, dramaturge qui crut un temps pouvoir concurrencer Racine-, dont il est question plus loin au vers 42.

v.42 : On peut se demander si les vers 36-42 ne sont pas une réminiscence d'un poème de Voltaire intitulé *Les Chevaux et les Ânes ou Etrennes aux sots* :

« Les faux-Talents sont hardis, effrontés,
Simples, adroits et jamais rebutés,
Que de frêlons vont pillant les abeilles,
Que de Pradons s'érigent en Corneille. »

v.51-52 : Le registre épique de ces vers, les références à Zoïle, à Aleçon, au Phlégéon renvoient à Homère et au monde homérique, déjà très présent dans les premiers vers du *Génie Vengé*.

Guyétand utilise le nom de *Zoïle*, rhéteur devenu célèbre grâce à ses attaques répétées contre Platon et Homère, pour désigner de façon plus large, tous les envieux et les critiques acerbes.

Dans l'*Avertissement* de *L'Écossaise*, Voltaire écrit ainsi : « Les Zoïles ne sont soutenus qu'un temps. Le vrai talent des vers est une arme qu'il faut employer pour venger le genre humain. » N'est-ce pas précisément de cette mission dont se sent investi le poète de Septmoncel ?

Comme chacun sait, le Phlégéon est l'un des fleuves des Enfers ; rappelons aussi qu'*Alecto* est l'une des trois Erinyes, déesses de la Vengeance, vivant en Enfer et symbolisant les lois du monde moral, châtiant ceux qui les transgressent . Son nom est employé ici dans une forme masculine à voyelle nasale, "Aleçon", forme commune à l'époque qui répond à d'évidents besoins de versification.

v.59 : Anitus –qu'on écrit plus souvent Anytus- était l'un des calomniateurs de Socrate qui amenèrent le philosophe à boire la ciguë. Le méchant homme, puni de sa conduite par la haine du peuple qui reconnut vite l'iniquité qui avait frappé Socrate, fut contraint à l'exil. Voltaire met en scène Anitus dans sa pièce intitulée *Socrate*, écrite aux Délices !

v.60 : Guyétand fait référence à l'Hydre de Lerne, monstre combattu par Héraclès. Euripide, Ovide et Virgile le décrivaient comme un serpent fabuleux à plusieurs têtes. Avant qu'Héraclès n'en vienne à bout, l'animal qui ravageait récoltes et troupeaux du pays, avait la réputation d'être invincible : son haleine était mortelle, ses têtes repoussaient après avoir été coupées. Le *Génie Vengé* associe métaphoriquement les journaux critiques à cet animal mythologique. En 1780, quand Guyétand écrit son poème, Fréron est mort, mais ce dernier a, en effet, créé des vocations. *L'année littéraire* ne

s'arrête pas avec la mort de son créateur, le fils du journaliste reprend le périodique et continue dans la même voie que son père.

v.66 : Le jurassien parle bien sûr de l'abbé Desfontaines, critique très hostile à Voltaire.

v.67 : Il convient de voir le terme « rhéteur » comme un terme péjoratif. Selon Platon, la rhétorique renvoie en effet au mensonge. On pourrait voir là une réminiscence de la Prosopopée de Fabricius, dans le *Discours sur les sciences et les Arts*:

Rome se remplit de philosophes et d'orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes et l'on oublia la Patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux Lois, succédèrent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcesilas.

v.68 : *Mevius* était un critique dont se rit notamment Virgile dans sa troisième *Bucolique*.

v.69-70 : Le terme de *privilège* nous renvoie au système de publications de l'époque : certains ouvrages sont publiés « par privilège du roi » : autrement dit, le Roi octroie à l'éditeur le droit de vendre ces ouvrages. On trouve aussi des ouvrages publiés « par permission tacite », et enfin des publications clandestines. Le *Mercur de France* paraissait ainsi avec « Approbation et privilège du Roi », selon la formule imprimée en première page. Le privilège, octroyé au *Journal de politique et de littérature* de Linguet dès sa création, fut retiré deux ans plus tard à son rédacteur jugé trop bouillant et versatile.

En parlant de "*Public révolté*", Guyétand se place du côté des écrivains injustement malmenés par les mauvais critiques ; mais il est à noter que des périodiques comme le *Mercur de France* ou *L'Année Littéraire* remportaient à l'époque un franc succès.

v.71 : Il est ici question d'Aristarque de Samothrace, grammairien et critique grec, qui doit sa renommée à ses travaux sur Homère et particulièrement à son travail de recension des poèmes homériques.

Il faut voir dans le vers "*Un sot ne voulut plus être un sot ignoré*" un souvenir des *Femmes savantes* de Molière. Le terme de sot rappelle notamment l'affrontement verbal qui oppose Clitandre, l'amant d'Henriette, à Trissotin dans la scène 3 de l'Acte IV. Le jeune homme répond ainsi au « bel esprit » Trissotin (qui est fortement inspiré du dramaturge Charles Cotin) :

Vous avez cru fort mal , et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

v.73 : Contrairement aux autres poètes cités jusqu'ici, Tibulle ne compose pas de pièces satiriques. Il est amusant de constater que Voltaire surnommait son ami le Marquis de Villette, protecteur de Guyétand, le "Tibulle français". En 1778, alors qu'il est déjà Paris, le Philosophe adresse à son hôte, le marquis de Villette, une *Epître* dont le sous-titre est *Les Adieux du Vieillard*. La pièce en vers commence ainsi :

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon.

v.77 : Le poète jurassien fait référence à une fable de La Fontaine, *Le Lion devenu vieux*, mais n'en reprend pas les termes exacts. Son allusion semble toutefois plus proche de la fable originelle de Phèdre chez qui La Fontaine avait lui-même puisé son inspiration. Chez l'auteur latin, l'âne passe, en effet, réellement à l'acte, comme l'indique cette traduction de M. Denise (de 1707) : « L'âne enfin, voyant qu'il pouvait offenser impunément ce malheureux, se mit à lui casser la tête à grands coups de pieds ». Chez La Fontaine, en revanche, le lion intervient avant que le baudet ne porte le moindre coup.

v.81 : Le terme de *Lutin* présente, à l'époque une valeur péjorative : au sens premier, il désigne une espèce de démon qui vient la nuit tourmenter les hommes, et qui est d'une nature plus malicieuse que vraiment méchante. On disait figurément d'un homme qu'il *fait le lutin*, pour dire, qu'il fait du bruit, qu'il tempête, qu'il badine. Le terme est souvent employé chez Voltaire : dans sa comédie intitulée *Nanine*, Marin, l'un des personnages, s'écrie : « Eh ! Monsieur, quel lutin vous a éveillé si matin ? ».

v.82 : Le terme de *Fréromanie* est un mot-valise calqué sur le titre de l'ouvrage de Desfontaines, *La Voltairomanie*. Comme le souligne Charles Thuriet dans son article consacré au *Secrétaire du Marquis de Villette*, quand Guyétand rédige son poème, Fréron vient de mourir, mais il laissait derrière lui un certain nombre d'héritiers spirituels qui suivent la voie qu'il a tracée. Son propre fils reprend d'ailleurs la direction de *L'Année littéraire*. On note dès lors une certaine ambiguïté : quand Guyétand parle de Fréron, il peut très bien parler de Fréron-père –comme ici, en l'occurrence-, mais aussi de son fils.

v.83 : Les "*Quarante hivers*" font référence à la longue carrière de Fréron. Il n'est qu'un jeune homme de vingt ans, en 1739, quand l'abbé Desfontaines l'engage pour écrire dans son périodique *Observations sur les écrits modernes*. Sa carrière est dès lors toute tracée : il veut devenir le successeur de Desfontaines. En 1754, il crée *L'Année Littéraire*, feuille périodique qu'il continua jusqu'à sa mort en 1776.

v.87 : Le poète franc-comtois fait ici allusion à l'Abbé *Sabatier* qui est loin d'être, pour lui, un inconnu : à son arrivée dans la Capitale, le jeune Guyétand a une lettre de recommandation adressée à l'abbé Sabatier ; son nouveau patron l'encourage aussitôt à composer une satire contre les chefs du parti Philosophique ; mais vite récupéré par les philosophes, le jeune franc-comtois rompt tout contact avec l'abbé Sabatier.

Il est à noter que Sabatier, dans la première édition du poème, en 1780, n'est pas cité explicitement, il est désigné par le terme "un athlète".

v.91 : Guyétand fait, sans nul doute, allusion à l'ouvrage de Sabatier : *Trois siècles de littérature*. Dans ce "livre abécédaire", l'Abbé Sabatier traite de tous les écrivains célèbres qui ont marqué l'histoire littéraire française du règne de François Ier jusqu'à 1772. L'auteur de l'ouvrage ne manque pas d'y souligner les erreurs et fautes de langue de ces écrivains.

v.92 : *Aboyer* est ici un verbe transitif direct ; l'emploi demeure assez inhabituel, certes, mais il sera plus tard admis par Littré.

v.94 : Dans le *Journal de Monsieur*, Geoffroy, par ailleurs assez critique envers le *Génie Vengé*, même s'il reconnaît un certain talent au poète jurassien, s'interroge sur ce vers ; il affirme ainsi : « on vomit des flots de bile, mais des vapeurs sont bien subtiles... ». Pourtant l'expression n'est pas propre à Guyétand : Geoffroy semble oublier que Boileau, dans sa *Satire VII* (vers 74), emploie la même expression :

Hé quoi ? lors qu'autrefois Horace après Lucile,
Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile,

L'allusion à Lucile, dans les deux passages laisse à penser que Guyétand s'inspire ici de Boileau ; mais l'auteur de *l'Art poétique* semble, lui-même, avoir emprunté l'expression à une satire d'Horace : *Satire I, IV, v.39-45*

v.98-100 : Le double chiasme vient avec insistance appuyer les propos du poète qui décrit le mauvais critique "[cousant], en ses arrêts, le bon sens à l'envers."

v.99 : Le jurassien mentionne ici le jésuite *Guillaume-François BERTHIER*, rédacteur en chef du *Journal de Trévoux* qui connut de nombreux démêlés avec Voltaire. Suite à son *Essai sur l'Histoire Générale*, il attire les boutades de Voltaire qui rédige, en novembre 1759, *La Maladie, la Confession, la mort et l'Apparition du Jésuite Berthier* dont voici un extrait :

Quelques médecins de la cour, qui revenaient de dîner, passèrent auprès de la chaise ; on les pria de donner un coup d'œil au malade [Berthier]: l'un d'eux, lui ayant tâté le pouls, s'en alla en disant qu'il ne se mêlait plus de médecine depuis qu'il était à la cour. Un autre, l'ayant considéré plus attentivement, déclara que le mal venait de la vésicule du fiel, qui était toujours trop pleine ; un troisième assura que le tout provenait de la cervelle, qui était trop vide.

v.102 : Le personnage de Frêlon-Fréron dans *L'Écossaise*, la comédie de Voltaire, est exactement de cet acabit : il n'hésite pas à se vanter et affirmer que pour l'argent, à la demande, il diffame ou il loue. Voltaire prête ainsi à son personnage ces propos :

Je passe ma vie au café ; j'y compose des brochures, des feuilles ; je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe.

v.107-108 : Geoffroy, dans le *Journal de Monsieur*, qualifie ces deux vers de « pompeux galimatias ».

v.110 : Une précision s'impose pour le verbe *Préconiser* dont le sens a aujourd'hui évolué ; à l'époque, *préconiser* signifiait louer extraordinairement, donner de grands éloges à quelqu'un.

v.111 : Il est bien sûr question ici des *Aventures de Télémaque* (1699) ; c'était, à l'origine, une œuvre au dessein pédagogique : Fénelon, chargé de l'éducation du jeune duc de Bourgogne, souhaitait avec cette fiction homérique dispenser à son élève des leçons d'histoire, de politique, de morale, de mythologie. Mais bien plus que cela, ce brillant pastiche de *l'Odyssée* et de *l'Énéide* est un roman

d'apprentissage, d'aventures, d'amour qui connut un grand succès auprès du public de l'époque et fit passer son auteur à la postérité. Il faut noter que les opposants du Roi ont vu, derrière le portrait de certains personnages de ce roman pédagogique, une satire des gens de la Cour.

v.112 : L'adjectif qualificatif « *tendre* » pour désigner Fénelon n'est pas propre à Guyétand : Voltaire désigne de la même façon l'auteur des *Aventures de Télémaque* dans son écrit intitulé *Sottises des deux parts*.

v.113-118 : Guyétand reconnaît beaucoup de mérite à l'œuvre de Fénelon, mais juge, semble-t-il, son *Télémaque* inférieur aux épopées d'Homère. Il est intéressant, toutefois, de noter qu'il emploie les mêmes termes (« encens », « autel ») pour rendre hommage à Fénelon que ceux qu'il avait utilisés au vers 56 pour louer Homère ; sans doute, n'est-ce qu'une métaphore usuelle de l'époque.

Guyétand prend, à ce titre, le contre-pied de Sabatier qui prétend que le *Télémaque* est supérieur aux épopées antiques ; il fait allusion, en effet, à un article consacré à Fénelon dans *Trois siècles de littérature* ; son ancien employeur y écrit, en effet :

Les sujets de *Illiade* et de *Odyssée*, celui de *Enéide* sont sans doute beaux aux yeux de l'imagination, ils ne sont intéressants que pour les grecs et les latins. Le sujet du *Télémaque* est d'un ressort universel, il prend sa source dans la nature de l'homme.

v.120 : On appelait "*trépied* d'Apollon" un siège à trois pieds sur lequel s'asseyait la Prêtresse de Delphes pour rendre ses oracles.

v.122 : Le roman de Fénelon soulève la question du "poème en prose" qui semble être un des grands débats au XVIII^e siècle littéraire. Peut-on parler de poème en prose ? En mettant en scène Apollon, le dieu de la poésie, Guyétand répond emphatiquement par la négative ; il suit en cela l'avis de Voltaire, fort disert à ce sujet dans ses écrits. Celui-ci affirme ainsi dans la *Préface* de l'*Henriade* publiée en 1728:

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poésie pour avancer à quel point il peut y avoir des poèmes en prose. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût et de bon sens. M. de Fénelon, qui avait beaucoup de l'un et de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, et jamais sous celui de poème. C'est sans contredit le premier de tous les romans, mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poèmes. Je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte, sont presque toutes indépendantes les unes des autres, et parce que le style, tout fleuri et tendre qu'il est, serait trop uniforme ; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la mesure, la rime, les inversions de mots, rien de ce qui constitue cet art si difficile qu'est la poésie ; art qui n'a pas plus de rapport avec la prose que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Sabatier, dans son article consacré à Fénelon dans *Trois siècles de littérature* exprime, à ce sujet, une toute autre opinion :

La poésie n'a jamais été et ne saurait être regardée que comme une imitation de la nature, la peinture des objets et des passions ; le but du poète doit être de peindre, et quel Peintre tout à la fois plus vigoureux, plus tendre, plus animé que, plus fécond, plus varié, plus vrai que Fénelon. Ce qui distingue la poésie de l'éloquence, c'est la fiction, la vivacité des figures, la hardiesse de l'expression, la richesse et la multiplicité des images, l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, les divers efforts du génie.

Retrouve-t-on ici l'opposition entre critiques et écrivains de génie mise en relief par Guyétand ? La question du poème en prose est, en vérité, fort complexe et traverse tout le siècle ; Voltaire, qui, dans la *Préface de l'Henriade*, exprime son scepticisme à l'égard du poème en prose, était pourtant l'un des premiers à admettre, quelques années plus tôt, que les règles de la versification française sont trop contraignantes. Voltaire écrit dès 1719, dans la cinquième de ses *Lettres à M. de Gémonville sur Œdipe*, publiées en tête de la pièce :

Je ne puis souffrir que l'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poésie [...]. Il me paraît que la poésie y gagnerait beaucoup si l'on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable et tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées ; car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut se servir du mot propre ; et l'on est obligé de chercher une pensée pour la rime parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce que l'on pense.

Plus que l'existence d'un poème en prose, c'est véritablement la nature de la poésie qui fait ici débat. Cette question se rattache, en fait, au débat esthétique de l'époque.

v.129 : *Le Livre abécédaire* dont il est question est encore *Trois siècles de littérature*.

v.133 : Une petite précision lexicale s'impose : les *Protêts consulaires* désignent l'acte commercial par lequel, faute d'acceptation ou de paiement d'une lettre de change, on déclare que celui sur qui elle est tirée et son correspondant, seront tenus responsables de tous les préjudices qu'on en recevra...

vv.138 : la réponse que stigmatise ici Guyétand est celle qu'aurait faite un jour Desfontaines : le poète reprend ici une anecdote citée dans l'article critique du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire :

L'ex-jésuite Guyot Desfontaines, qui embrassa cette profession au sortir de Bicêtre, y amassa quelque argent. C'est lui qui, lorsque le lieutenant de police le menaçait de le renvoyer à Bicêtre, et lui demandait pourquoi il s'occupait d'un travail si odieux, répondit : Il faut que je vive.

v.140 : L'association rats/ lézards se retrouve deux fois dans l'œuvre de Voltaire, dans *les Deux Siècles* :

La volière tomba ; les rats s'en emparèrent,
Ils dirent aux lézards : « Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus, c'est nous qui régignons ».

Cette même association apparaît, en outre, dans *l'Épître à l'auteur des Trois Imposteurs* :

De lézards et de rats, mon logis est rempli.

v.142 : Est-il utile de préciser que les *pygmées* étaient un peuple qui n'avait que la hauteur d'une coudée, et qui guerroyait contre les grues ? Par extension, l'expression renvoie figurément à des hommes sans mérite, ou sans crédit, qui attaquent, comme les Pygmées attaquent les grues, les hommes illustres et les puissants. Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1762 parle même des *Pygmées de la littérature* ; la métaphore est donc dans ce contexte assez courante.

v.148 : L'expression "*vol audacieux*" est, sans nul doute, un souvenir des *Métamorphoses* d'Ovide (livre VIII, 223) : « Puer *audaci* coepit gaudere *volatu* » ; littéralement, « L'enfant [Icare] se mit à prendre goût à son vol audacieux ». Du Bellay et Ronsard utilisent aussi l'expression, mais on ne trouve aucune référence significative de cette expression au siècle de Diderot et Rousseau.

v.153 : Charles Thuriot dans son article intitulé *Le secrétaire du Marquis de Villette*, signale qu'il est ici question de Linguet, ancien avocat vite reconverti critique littéraire, qui fut notamment l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Examen des ouvrages de Voltaire, considéré comme Poète, comme prosateur, comme philosophe*.

v.154 : Le jurassien fait référence ici à un célèbre avocat parisien : Pierre Gerbier.

v.157 : Le nom de *corsaire* est régulièrement associé à la profession de critique littéraire au XVIII^e siècle ; Voltaire utilise souvent cette métaphore lorsqu'il s'adresse à son ami Henri Rieu.

v.159 : Plutôt que de rappeler que le *sacré vallon* était, selon les poètes, le lieu de séjour des muses, au pied du Parnasse, on ne manquera pas de mentionner l'Épigramme de Voltaire :

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

v.161 : Est-il besoin de préciser la périphrase renvoie à Voltaire, chantre de Henri IV dans le poème épique *La Henriade* ?

v.161-167 : Ce passage n'était pas présent dans la première édition du poème qui date de 1780 : on ne le trouve que dans la version de 1790. Cela laisse supposer que ce passage a été ajouté par Guyétand en réaction à la lecture de l' *Examen des ouvrages de Voltaire*, ouvrage critique de Linguet paru en 1788. L'ancien avocat s'y montre particulièrement féroce à l'égard de Voltaire. On peut ainsi lire dans le commentaire qu'il fait de la *Henriade* :

Tant de sécheresse jointe à tant de longueur et d'inexactitudes a d'autant plus de quoi étonner, que ce sujet, comme je l'ai dit déjà, présentait de lui-même le plus riche fonds où jamais poète Epique ait eu à puiser.

v.171 : Il est fait allusion, ici, à la cécité et à la pauvreté de Milton. Citons, à ce propos quelques lignes du dernier chapitre de *l'Essai sur la Poésie Epique* de Voltaire :

A peine avait-il mis la main à cet ouvrage qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné et aveugle, et ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis Perdu*. Il avait alors très peu de réputation ; les beaux esprits de la cour de Charles II ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui, nulle estime. (...) Une preuve indubitable qu'il avait très peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût imprimer son *Paradis Perdu* ; le titre seul révoltait, et tout ce qui avait rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin Thompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui valut depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Thompson. (...) Le *Paradis Perdu* fut donc négligé à Londres, et Milton mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation.

Le poète jurassien montre cependant beaucoup plus d'admiration à l'égard de l'écrivain anglais que Voltaire.

v.183 : Guyétand parle, bien entendu de la Basilique Saint-Pierre de Rome. On retrouve le même épisode un peu plus développé, chez Voltaire, dans le chapitre consacré aux Arts de *l'Essai sur les Mœurs* :

Jules II voulait un temple à la gloire de Saint Pierre de Rome [...] Michel-Ange, en voyant un jour à Rome le temple de la Rotonde (du Panthéon) dont on louait le jet et les proportions dit « je mettrai ce temple en l'air et je le renverserai pour servir de dôme à Saint Pierre. En effet le dôme de Saint Pierre, porté sur quatre colonnes qui sont énormes sous le paraître est à peu près dans les mêmes dimensions que le Panthéon.

Nul doute que Guyétand se souvient de ce passage de *l'Essai sur les Mœurs* quand il narre cet épisode : les termes qu'il emploie sont, en effet, similaires.

v.190 : L'architecte Jacques Soufflot fut chargé de construire l'église Sainte-Geneviève, l'actuel Panthéon. Son projet architectural amena de vives discussions ; Pierre Patte, l'un de ses rivaux, mit ainsi en doute la stabilité du dôme, dès 1770, marquant ainsi le début des critiques sur l'église Sainte-Geneviève. Critiques dont Soufflot, semble-t-il, ne se releva pas et qui sont qualifiées par Guyétand de *complots odieux* au vers 195.

v.192 : Ce surnom que Guyétand donne à Soufflot est une trouvaille propre au poète jurassien. Le procédé est cependant assez courant à l'époque : Voltaire surnommait ainsi le Marquis de Villette, le « Tibulle Français ». Le surnom de « Vitruve Français » semble cependant avoir déjà été utilisé au XVII^e siècle : Claude Perrault, le frère de l'auteur de contes, architecte et traducteur de Vitruve, se vit fréquemment qualifié de *Vitruve Français*.

v.193 : Ephèse et Palmyre furent deux grandes cités prospères, dans l'Antiquité, dont les vestiges ont explorées au début du XVIII^e siècle. Dans sa jeunesse, Soufflot, à l'instar de nombreux jeunes gens des classes fortunées, complète son éducation par un périple en Méditerranée et visite ces deux grands sites archéologiques. Ce « retour aux origines » s'inscrit dans la tradition architecturale de découverte des ruines initiée notamment par Winckelmann dont l'œuvre se confond avec les débuts de l'archéologie moderne.

v.196 : Guyétand revient ici sur les proportions monumentales que Soufflot donna à l'église : il décora la façade d'un péristyle de colonnes victoriennes, surmontées d'un fronton triangulaire et éleva un dôme ceint de colonnes et coiffé d'un lanterneau (à 83 m du sol).

v.199 : La Révolution transforma l'église Sainte-Geneviève en un panthéon dédié aux grands hommes, suite à un décret d'avril 1791. Même si l'on considère qu'ils ont été écrits en 1790, ces vers demeurent antérieurs au décret. Guyétand semble anticiper les événements à venir mais le phénomène s'explique sans difficulté : le projet de transformer l'église Sainte-Geneviève en nécropole était discuté, dès 1790, et Villette était l'un des grands partisans de cette transformation : dès les premiers mois de la Révolution, l'Assemblée Constituante décide d'affecter l'église à une nécropole des Grands Hommes capables, par leur vertu réelle ou supposée, d'édifier le peuple. En 1791, tous les attributs religieux sont "effacés" et 38 des 47 fenêtres sont murées pour accentuer l'"effet sépulcral".

v.200 : Il est amusant de constater que la prédiction de Guyétand s'avéra juste. Elle s'accomplit près de quarante plus tard : les cendres de Soufflot sont déposées dans les caveaux du Panthéon le 19 août 1829.

v.207 : La révérence est ici adressée à *Chaulieu*, poète du début du XVIII^e siècle à qui Voltaire vouait une réelle admiration.

v.214 : Le Marquis de Villette demeure un personnage central dans la vie de Guyétand qui reste à son service en tant que secrétaire pendant près de vingt années. Rappelons brièvement que le Marquis, après une jeunesse mouvementée, gagne très vite le cœur de Voltaire, très attaché à la mère du jeune homme, et qui montre une tendresse toute paternelle à son égard. Ils développent une correspondance très suivie, l'admiration profonde du jeune homme répondant à l'attention et la gentillesse du vieillard. Le Marquis fait embaumer l'auteur de *Candide*, à sa mort, demande même à garder le cœur du grand homme et fait graver sur l'urne cinéraire dans laquelle repose l'organe : « Son esprit est partout, son cœur n'est qu'ici ».

Villette connaît, par ailleurs, une modeste carrière littéraire, il concourut pour quelques prix de l'Académie, faisant publier plusieurs pièces en vers dans des périodiques comme *l'Almanach des Muses*. Pièces auxquelles Guyétand semble avoir pris grande part.

v.216 : Guyétand se souvient, sans doute, ici de La Fontaine et du début de l'*Epilogue* du *Livre VI* des *Fables*. Pour conclure le sixième livre, le fabuliste écrit en effet :

Bornons ici cette carrière.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

v.218 : Il est fait mention ici de l'ouvrage de La Harpe publié sous le titre de *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*.

L'expression "*Rentier du Mercure*" amène quelques précisions : il faut noter que le *Mercure* dut, sur ses bénéfices, servir des pensions à des gens de lettres désignés par la Cour ou à des favoris. En 1754, ces pensions étaient, ainsi, accordées à l'abbé Raynal (2.000 livres), à Piron (1.200 livres), à Marmontel (1.200 livres), à M. de Senoncourt, consul au Caire (2.000 livres), à Médard de la Garde (1.200 livres). Ces pensions, dont profitèrent aussi La Harpe, Gilbert ou Sabatier, montèrent plus tard jusqu'à 30.000 livres.

v.220 : Il est toujours question de La Harpe qui fut effectivement pendant vingt ans, rédacteur au *Mercure*.

v.221 : Il est fait allusion au critique Clément, que Voltaire avait, par jeu, surnommé « l'Inclément » ; surnom qui lui resta longtemps, semble-t-il, et que Guyétand n'hésite pas à reprendre.

v.223-226 : Avec cette comparaison, l'auteur du *Génie Vengé* fait allusion à l'épisode de la révolte que les géants menèrent contre les dieux, dans la mythologie grecque. Cette bataille où les géants escaladent le ciel et provoquent les dieux, en entassant des montagnes les unes sur les autres est mise en scène dans la pièce de Voltaire *Pandore* ; on y retrouve, comme protagoniste, le géant Encelade.

v.226 : Clément ne s'est jamais véritablement essayé à la philosophie. Il s'est en revanche moqué des philosophes de son temps dans sa *Satire sur la fausse philosophie*. Nul doute que c'est à ce petit écrit de quatorze pages, paru à Paris en 1778, que Guyétand pensait quand il a composé ce vers.

v.227 : Il faut bien sûr voir dans la périphrase "un *filz de Loyola*" une allusion au jésuite Berthier dont il était déjà question au vers 99.

v.228 : *ROLLIN, Charles* (1661-1741) : Ancien recteur de l'université de Paris.

v.231 : *L'Esopé-Gazettier* - littérateur à la fois fabuliste comme Esopé et rédacteur de nouvelles dans des gazettes- semble bien être Desfontaines, rédacteur du *Nouvelliste du Parnasse*.

v.234 : « *Loger les neuf sœurs avec les Chambrières* » revient à faire cohabiter les muses avec de modestes servantes : autrement dit, c'est faire bien peu de cas de la poésie.

v.235-242 : Les vers qui suivent ont été fort appréciés par les critiques de l'époque : le *Mercure* comme le *Journal de Monsieur* louent le talent poétique de ces vers. Geoffroy, dans le *Journal de Monsieur*, cite les vers 240-241 à la suite des vers 235-236 et affirme, non sans un certain enthousiasme qui contraste avec le reste de son commentaire du *Génie Vengé*, qui demeure fort critique :

Mais j'ai surtout trouvé dignes des plus grands éloges des vers où ce poète peint les *chemins ferrés*. Je crois que ces deux vers ne seraient point désavoués par Boileau ou par M. l'Abbé de Lille. [*il cite les quatre vers*] Je regarde dans cette expression *En cailloux incrustés, parqueter l'étendue* comme une

image et une hardiesse poétique dont M.Guyétand a enrichi notre langue. Qu'il nous donne souvent de pareils vers et il verra qu'il désarmera la critique.

On retrouve dans le *Mercur de France* le même passage ; le journaliste y établit une flatteuse comparaison entre Boileau et le jurassien.

L'auteur [Guyétand], sans sortir du ton libre et aisé de la satire, y prend en même temps le ton du poète. [Le critique cite le passage qui va du vers 235 au vers 246] On y reconnaît un imitateur heureux du style simple et familièrement poétique de Despréaux dans ses Satires.

v.245 : Cet éloge du paysan-citoyen modèle n'est pas sans rappeler le *Discours sur les sciences et les Arts* de Rousseau. Le citoyen de Genève y loue, en effet, les vertus saines des laboureurs.

C'est sous l'habit rustique d'un Laboureur, et non sous la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera la force et la vigueur du corps.

Il s'agit ici du second souvenir de Rousseau après le vers 61.

Cet éloge de l'agriculture entre, par ailleurs, en écho avec une doctrine économique qui connut un grand essor entre 1755 et 1780 : la physiocratie, idéologie des Lumières qui « considère la terre et l'agriculture comme les sources essentielles de la richesse ». Cette doctrine qui revendique la prééminence de l'agriculture sur le commerce et l'industrie fut en partie mise pratique par Jacques Turgot, ministre sous Louis XVI, appelé au contrôle général des finances en 1774.

v.252 : Cette comparaison, que la critique du *Mercur de France* qualifiait de « neuve et juste », n'était pas aussi ciblée dans la première édition du poème qu'elle l'est ici. Elle visait dix ans plus tôt ceux que le *Mercur* présente comme des « littérateurs envieux qui s'irritent à l'apparition du bon Ouvrage ». Guyétand a remanié son poème et c'est, à présent, le poète lorrain Nicolas Gilbert qui est personnellement caricaturé.

v.263-v.273 : Les dix vers qui suivent sont, sans doute, un souvenir des *Géorgiques* ou des poèmes de la Nature. Le ton, le vocabulaire ou les métaphores employés rappellent les poèmes de la Nature d'un Delille ou d'un Roucher : on pourrait ainsi citer un extrait des *Mois* de Roucher :

Quand tout brûle des feux que le midi nous lance,
Rêvant à ses amours, le pasteur en silence
Des bocages voisins cherche l'asyle épais,
Et caché sous leur ombre, y respire la paix.
Il attend que du soir la douce et pure haleine
Ait rafraîchi les airs et parfumé la plaine.

Geoffroy, qui ne manque pas de vivement critiquer le *Génie Vengé* dans son compte-rendu paru dans le *Journal de Monsieur*, reconnaît cependant un certain talent à Guyétand :

Ses vers ne se traînent pas pesamment, un à un, ou deux à deux, comme la plupart des versificateurs. Les siens ont souvent du nombre, de l'harmonie, et il attrape quelque fois la coupe et la phrase poétique.

Le journaliste cite alors quelques exemples, et notamment ce passage (v.263-v.273) qu'il qualifie, par litote, de « morceau qui n'est pas à beaucoup près sans grâces ».

v.275-276 : Il faut voir, dans ces vers, un éloge discret des gens de la Cour qui apportent des subventions aux artistes. C'est là un petit appel du pied à de possibles mécènes.

v.277 : Le physicien et naturaliste Réaumur apporte la lumière de la connaissance : on retrouve le même type d'image, associé, comme ici, au nom de Réaumur, dans le *Discours en vers sur l'Homme* de Voltaire :

Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,

Il existe une variante de ces alexandrins du *Discours en vers sur l'homme*, Voltaire y associe Réaumur et Buffon, cité un peu plus loin par Guyétand :

Réaumur et Buffon, dont la main si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,

Franklin : Guyétand fait bien sûr allusion au physicien américain *Benjamin FRANKLIN*. Dans sa critique du *Génie Vengé*, le journaliste du *Mercure de France* s'arrête sur ce vers 277 où apparaît selon lui une véritable « faute de réflexion » :

On est fâché de voir dans le même vers et, pour le même éloge, le nom de Réaumur associé à celui de M. Franklin qui est bien un autre homme. Réaumur est un respectable citoyen, qui passait son temps à toujours regarder, et dont le nom ne restera guère que sur les baromètres et sur les thermomètres pour lesquels on a adopté en France sa division en degrés.

Sur Franklin, voir aussi note du vers 358.

v.279 : Les vers 279 et 280 font allusion à la théorie de l'astronome Alexis Clairaut sur la forme ellipsoïdale de la Terre ; théorie fondée sur les différences d'accélération de la pesanteur entre les pôles et l'Equateur. La question est prise avec beaucoup de sérieux au XVIII^e siècle. En 1735, le roi Louis XV avait lui-même envoyé au Pérou une expédition, menée par l'astronome Pierre Bouguer- dont il est question au vers 281- et La Condamine, pour vérifier le renflement équatorial de la Terre et mesurer la longueur d'un arc de méridien d'un degré.

v.283 : La périphrase *le Plin de Montbard* fait allusion à Buffon. Comme Plin l'Ancien, Buffon, né dans la ville bourguignonne de Montbard, est l'auteur d'une histoire d'une *Histoire Naturelle*.

v.285-286 : Guyétand manifeste une admiration sans réserve à l'égard de Rousseau, prenant, de ce fait, ici, beaucoup de distance avec les propos de Voltaire.

Comment expliquer l'admiration que Guyétand porte au citoyen de Genève ? Peut-être le jurassien se reconnaît-il dans les propos de Rousseau qui, comme lui, loue les plaisirs simples de la vie à la campagne. Son éloge du paysan-citoyen modèle (vers 245-246) ne manque pas de rappeler quelque peu la philosophie rousseauiste.

Geoffroy, dans son commentaire du *Génie Vengé* paru dans le *Journal de Monsieur*, n'a rien entendu de ces deux vers « à la tournure vicieuse » et s'en amuse :

Est-ce la morale que Rousseau a creusée dans la mine, ou bien l'a-t-il creusée dans la mine du cœur ?
La construction n'éclaire pas ce dédale.

v.287 : Le poète mentionne ici le compositeur allemand Gluck ; au vers suivant, la référence aux Enfers renvoie, sans conteste, à son opéra *Orphée et Eurydice* (1762).

v.290-292 : Dans ces vers, Guyétand évoque des artistes de l'époque, le peintre *Carle Van Loo*, les sculpteurs *Edmé Bouchardon* et *Jean-Baptiste Pigalle*.

Guyétand s'autorise ici une licence poétique : pour satisfaire la rime, il écrit *Pigal*. Outre un buste, le sculpteur réalisa un *Voltaire nu* représentant, assis, le corps décharné du philosophe vieillissant.

v.293 : L'*Eschyle nouveau* dont parle Guyétand doit être Racine.

v.295 : Guyétand procède là à une attaque en règle de ces trois dramaturges *Regnard*, *Destouches* et *Piron* : le terme « dérober » possède une forte connotation péjorative. Il n'est guère étonnant de voir Guyétand se montrer si peu élogieux avec Piron, qui égratigna plus d'une fois Voltaire dans ses épigrammes et que René Pomeau qualifie d'« ennemi intime » du philosophe. L'attaque est plus surprenante concernant Jean-François Regnard, dramaturge apprécié de Voltaire qui parle à son égard, dans le *Siècle de Louis XIV*, d'« un génie vif, gai et vraiment comique » et qui va même jusqu'à le comparer à l'auteur des *Femmes savantes* dans ses *Conseils à un journaliste*:

Refuser son estime aux Ménechmes, ne pas s'amuser beaucoup au *Légataire Universel* serait d'un homme sans justice et sans goût et qui ne se plaît pas avec Regnard n'est point digne d'admirer Molière.

Le journaliste du *Mercure de France* ne manque pas d'exprimer son désaccord dans son *Etude du Génie Vengé* :

Chacun de ces poètes, affirme-t-il, a son masque et son crayon. Piron surtout, dans *la Métromanie*, paraît avoir saisi de bien près la touche franche et comique de Molière. Il est assis tout seul à sa place.

v.297 : Il convient de se demander pourquoi Guyétand fait ici l'éloge du cardinal de Bernis. Ces vers laudatifs ne sont, sans doute, pas innocents. Bernis, homme d'influence, se présente comme un protecteur potentiel du poète jurassien. Cet hommage peut donc, à juste titre, être considéré comme un appel du pied de Guyétand à l'égard de Bernis, à l'époque, ambassadeur à Rome.

Il est à noter que l'auteur de *l'Etude du Génie Vengé*, parue dans le *Mercur*, cite ces deux vers et exprime son vif désaccord :

Voilà encore un rapprochement qui n'est pas fondé en raison. Tout le monde chante les grâces, mais il n'y a que Voltaire, Chaulieu, et quelque fois Gresset qui les chantent sur le luth d'Horace. Il ne faut pas confondre le vernis d'un peintre Eventailliste avec le coloris de l'albâtre.

v.298 : Le poète jurassien fait allusion aux *Quatre Saisons* et aux *Quatre Parties du jour*. Les quatre chants du poème annoncent avec les *Saisons* de Saint-Lambert l'inspiration nouvelle, descriptive et didactique qui va caractériser la poésie de la seconde moitié du siècle. Elles sont placées, comme l'indique le sous-titre *Les Géorgiques Françaises*, sous l'égide de Virgile. La référence aux Grâces doit être un souvenir de l'Épître XII de Bernis, *Aux Grâces*.

v.299-300 : Guyétand en arrive enfin à l'hommage à Voltaire. Seuls quatre vers (v.160 et suivants) faisaient jusqu'ici allusion au Patriarche de Ferney. C'est la première fois qu'il cite explicitement le nom de Voltaire.

Le Noir persécuteur est une référence à l'habit clérical. L'allusion aux prêtres est associée à une évocation de la Tragédie, le *couteau* rappelle habilement les sacrifices perpétrés par les prêtres au nom de rites sacrés dans la Tragédie. L'association des deux idées contribue à rendre d'autant plus inquiétant ce *Noir persécuteur*, et ne manque pas de conférer à Voltaire, l'opposant de ce *Noir persécuteur*, un caractère véritablement héroïque.

v.305 : Allusion à la tragédie *Irène* qui a été le dernier succès de Voltaire de son vivant.

v.311 : Voltaire meurt alors qu'il réside chez le Marquis de Villette. Son enterrement ne se fait pas sans difficultés : l'Église ne lui pardonne pas le fameux slogan, "Écrasez l'Infâme", l'archevêque de Paris lui refuse la sépulture catholique, et son inhumation en terre chrétienne (avant le transfert de sa dépouille au Panthéon en 1791) ne peut être opérée qu'au prix de la clandestinité. Il est enterré selon les règles de l'Église, par les soins de son neveu, l'abbé Mignot, à l'abbaye de Scellières, dans le diocèse de Troyes, juste avant l'arrivée d'une lettre d'interdiction de l'évêque. Dès sa mort, les ennemis de Voltaire lancent une campagne tendant à le discréditer. Cette campagne « aussi acharnée que nauséabonde » dura plusieurs décennies.

v.313 : Les quatre vers suivants, construits sur des jeux d'opposition et de balancements, semblent s'inscrire comme une pause dans la satire. L'éloge des souverains de l'Europe va maintenant succéder à l'éloge de ces grands hommes.

v.318 : Le verbe *insulter* est ici employé dans une tournure particulière propre au XVIII^e siècle : il est suivi de la préposition *à*. Employé ainsi, *insulter* signifie « prendre avantage de la misère d'un homme pour lui faire quelque déplaisir ».

Ce vers peut être perçu comme une allusion aux difficultés rencontrées par Beaumarchais quand il voulut constituer l'édition complète des œuvres de Voltaire. A la suite de Panckoucke, il essaye, en effet, de collecter les écrits de Voltaire pour en publier une édition complète. Beaumarchais fait imprimer cette édition à Kehl pour éviter la censure française : il publie notamment la correspondance du Philosophe mais rencontre à ce sujet bien des problèmes. Outre la censure qui l'oblige à supprimer de nombreux passages, il se trouve confronté au refus de certains détenteurs de manuscrits de communiquer leurs biens et à la violente opposition d'hommes d'église et de parlementaires bien décidés à contrecarrer cette édition. Près de douze ans s'écoulent entre la décision prise par Beaumarchais de constituer l'édition complète de l'œuvre de Voltaire et la parution du dernier volume de la collection (1790).

v.319 : Comme on va le voir plus précisément, dans les vers qui suivent, par sa vaste correspondance (plus de six mille lettres de 1760 à 1778), l'auteur de *Zadig* est en relation avec toute l'Europe : Frédéric II, Catherine de Russie, les rois de Pologne, de Suède, du Danemark.

v.321 : Par la périphrase le *Salomon du Nord*, Guyétand désigne, bien sûr, Frédéric II. Cette appellation n'est pas propre au poète jurassien : c'est une invention de Voltaire, qui appelle ainsi le Roi de Prusse dans sa correspondance dès le début des années 1740. Guyétand semble ne retenir dans son poème que les aspects les plus positifs du règne de Frédéric II, en faisant fi de toutes les tensions qui ponctuèrent la relation entre Voltaire, son modèle, et le Roi de Prusse.

v.327-332 : Le poète jurassien mentionne successivement l'empereur Germanique Joseph II, le roi du Danemark Frédéric V -*nouveau Triptolème de la zone cimbrique*-, le roi du Portugal Joseph I^{er}, et roi d'Espagne Charles III, tous les quatre à l'origine dans leur pays respectif, de réformes administratives et économiques, dans la ligne du despotisme éclairé.

v.329 : La *zone cimbrique* est une périphrase qui renvoie à la presqu'île de Jütland située au nord du pays, c'est-à-dire par extension au Danemark tout entier. Guyétand emprunte l'expression à son modèle : Voltaire emploie en effet cette périphrase dans son *Epître au Roi de la Chine* (1770) : « Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique, accompagné partout de l'estime publique, vit Paris sans rien craindre, et régna sur les cœurs. »

v.333 : Guyétand apostrophe une autre figure du despotisme éclairé, la Tsarine Catherine II. Il lui rend hommage en même temps qu'il fait l'éloge de l'Empire Russe, à l'instar du Voltaire-historien de *l'Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*.

v.339 : Eprise des Lumières et cherchant à améliorer l'image de son empire, Catherine II noue une relation privilégiée avec Voltaire ; elle échange, à partir de 1762, une grande correspondance avec lui. A sa mort, elle achète la bibliothèque du philosophe.

v.344 : L'Empire Russe avait comme blason une Aigle Impériale à deux Têtes. S'agit-il bien de l'aigle bicéphale des armes impériales dont il est ici question ? Dans ce cas, Guyétand commettrait une petite erreur ici en traitant le nom "aigle" comme un masculin. Comme nous le rappelle le *Dictionnaire de l'Académie*, il est féminin quand il désigne les armoiries, les étendards. Seuls quelques auteurs, parmi lesquels figure Boileau, ne respectent pas la règle. Mais ce n'est sans doute pas le cas de notre poète : un peu plus loin, le vers 353 nous indique qu'il connaît et suit cette règle. Cet aigle impétueux doit donc être perçu comme une licence poétique dans ce vers.

Catherine II s'attaque à l'Empire ottoman afin d'acquérir sur la mer Noire les ports en eau libre nécessaires au commerce russe. Lors de la guerre russo-turque de 1768 à 1774, les troupes russes menées notamment par le général russe Romanzoff (**v.341**) remportent de grandes victoires, et s'emparent d'Azov, de la Crimée et de la Bessarabie.

Les vers 333-348 s'inscrivent dans la continuité ceux qui débutent l'*Épître à l'Impératrice de Russie*, Catherine II, de Voltaire. Ils sont écrits dans le même esprit. A l'image du Patriarche de Ferney, le poète jurassien transfigure la tsarine en une héroïne d'épopée. Il est difficile de ne pas voir une certaine parenté entre les deux textes :

Elève d' Apollon, de Thémis, et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux-arts,
Qui penses en grand homme, et qui permets qu' on pense ;
Toi qu' on voit triompher du tyran de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux,
Prête à ma faible voix des sons mélodieux.

v.354 : Ces *villes consternées* dont parle Guyétand sont les villes, comme Odessa ou Athènes, qui se trouvaient sous le joug de l'Empire Ottoman. Voltaire a, à ce titre, toujours pratiqué une vive propagande anti-turque dans ses correspondances avec les despotes éclairés de son siècle, Joseph II, Frédéric II et la Grande Catherine. Selon lui, l'Empire Ottoman a appauvri et dévasté la Grèce. Dans une lettre du 13 novembre 1772, il écrit ainsi à Frédéric II : " Ces vilains turcs furent les éteignoirs de la belle Grèce. "

v.356 : Le terme *Insurgent* est propre à la guerre d'indépendance américaine : c'était le nom donné aux Américains qui se soulevaient pour la cause de l'indépendance, dans les colonies anglaises. Il est habituellement employé au pluriel. Le gouvernement et l'opinion, en France, ont suivi avec intérêt et sympathie les efforts des *Insurgents*, et les philosophes se sont inscrits comme des partisans de l'indépendance américaine.

v.358 : Dans l'édition originale du poème, « LIBERTE » était déjà en majuscule. Pourquoi Guyétand a-t-il choisi de mettre ainsi ce terme en valeur ? L'expression rappelle inmanquablement un épisode de la vie de Voltaire : sa rencontre avec Benjamin Franklin en février 1778. Voltaire raconte, en ces termes, la scène dans une lettre adressée son médecin Tronchin :

Le vieux malade a vu M. Franklin qui lui a amené son petit-fils, auquel il a dit de demander la bénédiction du vieillard. Le vieillard la lui a donnée en présence de vingt personnes et lui a dit ces mots pour bénédiction : DIEU ET LA LIBERTE.

Cette référence à la guerre d'indépendance américaine fait écho aux premiers vers du poème : D'Estaing avait été envoyé en Amérique pour favoriser le mouvement de révolte des Insurgents.

v.359 : *Le Triple Léopard* : la périphrase de Guyétand renvoie à l'Angleterre par allusion aux Léopards qui figurent dans ses armoiries.

v.362 : Les trente derniers vers sont consacrés à l'éloge du Roi en place : Louis XVI. L'avènement du jeune souverain est accompagné d'un grand courant de sympathie et d'affection qui se prolonge durant les premières années de son règne : les débauches et l'incurie des dernières années du règne de son aïeul restent dans tous les esprits, et par contraste, sa jeunesse vertueuse porte en elle tous les espoirs, on lui prête les meilleures intentions. Le début de son règne est prometteur, il appelle comme ministre des Finances, Turgot, l'un des collaborateurs de Diderot pour *L'Encyclopédie*. Voltaire lui-même ne tarit pas d'éloges à l'égard du jeune roi.

v.369-380 : Les vers qui suivent préfigurent étonnement la Révolution. Abolition du régime seigneurial et des droits féodaux, suppression de la noblesse et des ordres privilégiés, proclamation des droits de l'homme et du citoyen (liberté, égalité, propriété...), accès au droit de vote d'une partie de la population, vente des immenses propriétés du clergé, émancipation des juifs et des protestants : autant de mesures prises à la Révolution et qui sont déjà réclamées, dès 1780, par Guyétand. D'ailleurs, le secrétaire du Marquis de Villette ne change pas une ligne à ce passage pour la seconde édition de son poème qui paraît en 1790 (en pleine révolution, donc) dans son recueil de *Poésies diverses*.

v.387 : Guyétand associe ici Louis XVI à Henri IV, *le dernier des Henris*. Cette association est fréquente à l'époque.

v.388 : Guyétand, pourtant peu avare de modifications, ne changera pas un mot à la fin de son poème : l'Eloge du Roi demeure en 1790 un passage obligé. La Révolution est alors en marche, la société évolue, connaît des changements ; le Roi perd peu à peu de son pouvoir, mais les changements se font encore en son nom : il symbolise toujours la Nation.